

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 45 [i.e. 46]

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184893>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

On ne peut s'empêcher de remarquer le contraste de cette scène de paix et de douceur avec les figures aux allures sanguinaires qui leur servent de refuge.

Quelques moments plus tard, les douze avenues qui partent de ce point s'illuminèrent, sillonnées de piétons, de fiacres, d'omnibus et de riches équipages. Les Champs-Elysées, bordés de chaque côté d'une longue chaîne de feu et de cafés-concerts éclairés à la lumière électrique, étaient superbes. C'est par là, me dis-je, qu'il y a à peine sept ans, 30,000 Prussiens firent leur entrée dans Paris. Le chemin était décidément trop beau pour eux. Il est vrai que la partie de la ville occupée était limitée, par la convention d'armistice, aux Champs-Elysées et aux quartiers qui les avoisinent entre la Seine et le Faubourg Saint-Honoré, et que, grâce aux barrières élevées pour protéger l'Arc-de-Triomphe contre les boulets ennemis, ils n'eurent pas la joie de défilier sous ce monument commémoratif des glorieux faits d'armes de la République et de l'Empire, et d'ajouter à tant d'autres cette grande humiliation.

Il passèrent à côté.

Quel moment pour la France et quel aspect Paris devait présenter : Le 1<sup>er</sup> mars, à 8 heures 35 minutes, les éclaireurs du corps d'occupation débouchaient sur le rond-point de l'Etoile. Tous les édifices publics, les restaurants, les cafés étaient fermés et on lisait ça et là : *Fermé pour cause de deuil national*. Quelques rares curieux se portèrent du côté des Champs-Elysées, où des femmes de mœurs légères ne craignirent pas de s'aventurer. Plusieurs le payèrent cher : soupçonnées d'avoir souri à l'ennemi, elles furent impitoyablement fouettées.

Le soir, Paris revêtit une physionomie étrange, sinistre : pas une lumière, pas une voiture, ni fiacre, ni omnibus ; on eût dit une ville endormie.

C'est en réfléchissant à ces tristes épisodes que je descendis les Champs-Elysées. Arrivé sur la place de la Concorde, je retrouvai mes deux Lausannois qui revenaient de faire un peu de toilette et se rendaient au bal Mabille, joyeux et dégourdis comme à vingt ans. — Ils avaient cependant près d'un siècle entre les deux. — « C'est bien regrettable, me dirent-ils, que nous ne vous ayons pas rencontré plus tôt ; nous venons de quitter deux compatriotes qui vous cherchent comme on cherche une épingle dans un tas de foin. »

— Bon ! m'écriai-je, c'est Favey et Grognuz.

— Précisément.

— Eh bien ! moi, je ne les cherche pas.

— Savez-vous la farce qui leur est arrivée hier ?...

Rencontrez-vous demain soir au *Grand Café Parisien* et nous vous conterons cela.

(A suivre).



Un abonné du *Petit Marseillais* lui adresse de Cahors une lettre très intéressante sur la famille de M. Gambetta. Nous en extrayons les passages suivants :

« A la fin des guerres de l'empire, trois familles italiennes vinrent s'établir à Cahors, parmi lesquelles la famille Gambetta. Elles étaient originaires de Celle, petite localité sise sur le chemin de la Corniche, entre Gênes et Savone.

Vers l'an 1818, Baptiste Gambetta, grand-père du député de la Seine, arriva à Cahors, où il ouvrit, vis-à-vis de la cathédrale, un commerce de faïences, pâtes, huiles, fruits confits et autres objets de provenance méridionale. Trois enfants encore jeunes l'accompagnaient : Michel, Paul et Joseph Gambetta, ce dernier père de Léon.

Au bout d'un certain temps, le grand-père Baptiste regagna l'Italie, où son fils Paul se rendait de temps à autre, et où il avait probablement conservé un établissement, propriété ou pied à terre.

Michel et Joseph restèrent à Cahors, associés pour le commerce de leur père dans un magasin de la rue du Lycée.

Plus tard, ils se séparèrent, et Joseph, ayant épousé M<sup>me</sup> Orazie Massabie, fille du pharmacien de ce nom, se fixa avec elle sur la place de la Cathédrale, où ils ouvrirent le grand magasin d'épiceries qui porte encore le nom de *Bazar Génois*.

De ce mariage naquit, le 2 avril 1838, Léon Gambetta, l'illustre chef de la majorité. Son père ne s'est jamais inquiété de se faire naturaliser, mais après qu'il eut atteint sa majorité, son fils Léon fit, le 23 septembre 1859, devant M. Bessières, maire de Cahors, la déclaration prescrite par l'art. 9 du code civil, acte qui lui assurait la naturalisation et la qualité de Français.

M. Léon Gambetta, qui a une sœur, M<sup>me</sup> Benedetta Gambetta, mariée à un de ses compatriotes, percepteur de la ville de Rouen, a fait ses premières études dans un établissement ecclésiastique de Cahors, connu sous le nom de Petits-Carmes, qui ne donnait alors que l'enseignement primaire.

A huit ans, sa famille l'envoya au petit séminaire de Montfaucon, où il n'a pas fait sa seconde, comme l'ont dit bien des journaux, car dès la cinquième il entrait au lycée de Cahors, où il se signalait dès son arrivée par sa vive mémoire, sa facilité d'assimilation, l'excellence de son caractère.

Chaque année son nom retentissait parmi les lauréats de la distribution des prix, et, en 1856, où il fut reçu bachelier, il obtenait au concours académique entre les cinq lycées de l'académie de Toulouse, le premier accessit de dissertation française.

C'est en 1857 qu'il alla faire son droit à Paris. A l'école de droit, il sut se faire distinguer, et s'il passa ses soirées au café Procope, il ne négligea pas l'étude.

Une fois licencié, il fut choisi par ses collègues de l'école comme secrétaire de la conférence Malesherbes et se fit dans le cabinet de M<sup>e</sup> Crémieux, à côté de Laurier, une place parmi les avocats de l'avenir.

On sait le reste à partir du jour où Marseille, en 1869, l'appela à succéder à Berryer, sur les bancs

du Corps législatif.

Il est un point de sa biographie sur lequel on a conté les histoires les plus invraisemblables. C'est l'accident qui lui a enlevé l'usage d'un œil.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, un coup de tête de l'enfant qui a amené ce fatal événement. Un accident des plus vulgaires arrivé chez un voisin, le coutelier Galtier, a causé ce malheur. Gambetta, pendant toute son enfance, a gardé son œil blanchâtre, proéminent.

Ce n'est qu'en 1866 qu'il s'est décidé à se faire faire à Paris une opération douloureuse, opération qui a transformé complètement sa physionomie.

La famille de M. Gambetta a quitté le Quercy depuis 1869 et habite aujourd'hui à Nice une modeste maison de campagne, non loin de la mer, sur la route de Villefranche. »

#### L'anglais et le poustillon.

Vo séde bin que l'est que n'Anglais ? L'est onna sorta dè dzeins coumeint on autra, hormi que l'ont dái grâns favoris, dái grânts deints et on grand meintion. L'ont assebin adé on panaman einvortolli à lâo tsapé, et on pitiou laivro rodzo à la man. Cé coo, qu'êtai venu du tsi leu po vairé lo canton dè Vaud, se trovâvè pè Maôdon et volliavè allâ tant qu'à Thierreins pè la pousta, vu que n'y a min dè tsemin dè fai. Qu'allâvè-te férè à Thierreins ?... On l'a jamé bin su. Tantiâ que sè travâ solet dein la déligence avoué lo poustillon, que conduisâi ; et quand passiront découté cllia mâison que ya quie à la crâjâ coumeint on va à Neyruz, lo pouai dè cllia maison étaï que dévant que sè vouinnâvè dein lo verin. Adon lo Godem, que risâi dè lo vairé férè dái z'écllierbotâïès dein lo crâo, démandâ a cé que conduisâi :

— Aoh ! comment vo disez à cette 'hâimal ?

— Un cochon anglais, mossieu, que répond lo cocher.

L'Anglais, quand l'ouïe cein, vegne rodzo dè colère dè sè vairé accobliâ à n'on caïon et lâi tsapâ dè bocsi l'autro, que l'est don dè lo poncenâ à coup dè poing, mâ sè ratint et sè peinsâ que lo volliavè prâo remotsi on momeint.

Cein ne manquâ pas, kâ on pou plie lèvè, reincontriront onna cariole d'écouali qu'êtai trainâe pè onna soûma.

Vaitsé m'n'afférè, sè peinsâ l'Anglais et ye se ào cocher ein lâi montrent l'âno :

— Comment vo appelez cette chose en français ?

— Un bourrisque, mossieu.

— Aoh yes ! very-well ! chez no, dans le Angle-terre, on appelé ça one postillone.

Et tot conteint dè l'ai avâi dinsè rivâ son clliou, la colère lâi passâ.

#### Le collier de l'orpheline.

##### III

Le comte avait étouffé un soupir à la vue des cheveux contents dans le petit bijou.

— Des cheveux ! exclama Gabriel.

— Oui, de la mère de Marguerite, acheva M. de Laval.

Le comte rendit le collier avec un air presque solennel et tendit la main au peintre.

— Gabriel, lui dit-il, quel jour serez-vous visible, ici même ?

— Tous les jours que Dieu fait, répondit le peintre ; je ne quitte mon atelier que pour aller déjeuner, le matin, avec ma tante, après quoi, je regagne ma retraite ; la peinture est une maîtresse que j'adore ; elle vous trahit quelquefois, par exemple, quand on est refusé au salon, mais n'importe, elle vous console toujours !

— Cette semaine même, reprit le comte, je vous reverrai ; nous avons à causer ensemble de choses qui vous intéressent, vous et moi.

Et il sortit, après avoir de nouveau pressé la main du peintre.

— Ah ! ça ! pensa alors Gabriel, qu'a-t-il pris subitement à mon noble visiteur ! — *Mon collier de corail* ne l'a pas précisément rendu gai.

En quittant Gabriel, le comte avait dit : « Cette semaine même, je vous reverrai. » Il paraît qu'il ne put tenir parole, car ce fut seulement quinze jours après qu'il revint à l'atelier du peintre.

Dès son entrée, il fut s'asseoir dans le fauteuil à la Voltaire où déjà une fois il avait pris place ; il croisa lentement ses jambes l'une sur l'autre, et regarda le peintre avec un visible embarras.

Il y eut un assez long silence entre nos deux personnes. Gabriel attendait que le comte prît la parole.

Celui-ci paraissait hésiter à entrer en matière.

— Vous m'avez raconté l'histoire de Marguerite, dit-il enfin d'une voix mal assurée, je puis à mon tour vous dire celle de sa mère.

Gabriel déposa vivement sa palette et regarda son interlocuteur avec anxiété.

— Oui, mon ami, continua celui-ci avec émotion, vous ne connaissez d'Inès que l'histoire de ses dernières années, je connais celle des jours, où en apparence du moins, elle était moins malheureuse ; accordez-moi donc votre attention.

— J'écoute, monsieur.

— Il y a beaucoup d'analogie entre le destin de la mère et celui de la fille. Comme Marguerite, sa mère fut élevée par les soins d'une dame pieuse ; mais elle avait pour père (elle) un honnête homme dont elle pouvait porter légitimement le nom.

« On le nommait Gérard, et il était mécanicien de profession : il fut broyé dans un engrenage, et cette fin terrible décida du sort d'Inès. Comme la mère était morte quatre ans auparavant, une dame d'un haut rang s'intéressa à la pauvre orpheline. Cette dame n'était autre que ma tante.

» Elle fit donner à Inès une certaine éducation, car parvenue à l'âge de seize ans elle servait déjà de lectrice à sa bienfaitrice, dont la vue s'était affaiblie au point de craindre une complète cécité. Inès avait dix-sept ans, une physionomie ouverte, de longs cheveux bruns, des yeux bleus superbes ; ma tante en raffolait. »

— Vous me faites le portrait de Marguerite, s'écria Gabriel.

— La noble dame, ai-je dit, était ma tante, reprit le comte. Malheureusement cette tante avait un neveu, et ce neveu, c'était moi...

— Malheureusement, dites-vous ?

— Oui, malheureusement.

Le peintre commençait à deviner l'une de ces liaisons de circonstance, qui commencent par des sourires et qui finissent par des larmes.

Le narrateur continua ainsi :

— Les longues soirées d'hiver sont souvent bien dange-